

Anne Cauquelin, *Petit traité d'art contemporain*, Éditions du Seuil, 1996, 182 p.

Art contemporain : les triomphes de la déception

par Pierre-Marc de Biasi

“L’un verse du lait par terre, l’autre installe un salon de coiffure au rez-de-chaussée d’un musée, d’autres encore empilent des rouleaux de papier gommé...” En commençant allègrement par ces exemples déprimants, Anne Cauquelin dresse un état de fait : l’art contemporain est devenu étranger au public (“je n’y comprends plus rien”) et au monde de la critique qui, déboussolé, ne parvient plus à assurer son rôle de médiateur entre les produits de l’art vivant et le public. Selon l’auteur, tout s’explique si l’on admet que notre relation à la production artistique relève d’un ensemble flou et mouvant de croyances qui s’expriment sous la forme d’opinions : la *doxa*. Leur croisement compose une “vulgate” plus ou moins kantienne (il y a de l’art, l’œuvre est individuelle, originale, unique, désintéressée, plaît universellement, etc.) qui, à notre insu, constitue notre horizon d’attente : nous ressentons du plaisir esthétique lorsque l’objet répond aux réquisits de la *doxa*. Or, selon A. Cauquelin, l’art contemporain s’ingénie à décevoir cette attente : les productions artistiques d’aujourd’hui sont, par nature, “déceptives”. Dérisoires, elles ont exclusivement pour but de mettre “en lumière les attentes qui ont été déçues”. Hors du “décept”, pas de salut. Héritier de Duchamp, l’artiste ne s’adresse plus qu’au seul milieu des artistes, se place hors du *site* traditionnel de l’art ou remet en cause les limites de ce site. Il a renoncé au talent pour s’en tenir à la logique d’un simple *jeu*. Il fabrique des “objets à notice” dont la seule fonction est de répondre à des injonctions (“envelopper”, “dissimuler”, “ranger”, “installer”, etc.) ou, mieux, des “notices sans objet”, dématérialisées et plus ou moins anonymes : les “technimages” (vidéo, multimédia, images de synthèse *on line*, etc.). Conclusion : l’art est désormais condamné à la répétition de son propre déni (“Tout exercice artistique ne peut manifester que sa propre annulation”) et l’œuvre d’art se résume à un “textobjet” (une œuvre par défaut exigeant “de plus en plus de texte” explicatif). Les nostalgiques n’ont qu’à aller au musée...

Ce panorama laisse une forte impression de déjà-vu. L’idée militante de “la fin de l’art” prévalait à l’époque des minijupes, au début des folles années 70 : la voilà simplifiée et radicalisée sous la forme d’un discours de vérité qui conduit aux exclusions les plus surprenantes et aux raccourcis les plus hasardeux. Mais ce qui devient obscur dans le propos d’A. Cauquelin, c’est son rapport à cette fameuse *doxa*. Si la vulgate, qu’elle nous décrit comme radicalement englobante, existe bel et bien, par quel miracle de l’énonciation son propre discours parvient-il à s’y soustraire? Le *Petit traité* serait-il un belvédère philosophique à partir duquel le regard critique, enfin clairvoyant, pourrait échapper au risque de l’idée reçue? Ne sommes-nous pas plutôt ici en face d’une opinion sur l’art : un parti pris parmi d’autres? Sous la forme totalisante et indifférenciée qui lui est assignée, il semble bien que la *doxa* joue, dans l’argumentation, le rôle d’une entité paralogique permettant de déduire l’hypothèse (judicieuse mais insuffisante) de l’art comme pur “décept” en faisant l’impasse sur sa

diversité et ses métamorphoses, sur les dimensions sociales, institutionnelles, formelles et historiques qui constituent sa réalité. Partiel, partial, partisan, enthousiaste, foisonnant, le *Petit traité d'art contemporain* est le contraire d'un "traité" : c'est une déclaration de guerre, une œuvre d'humeur, un livre de combat.